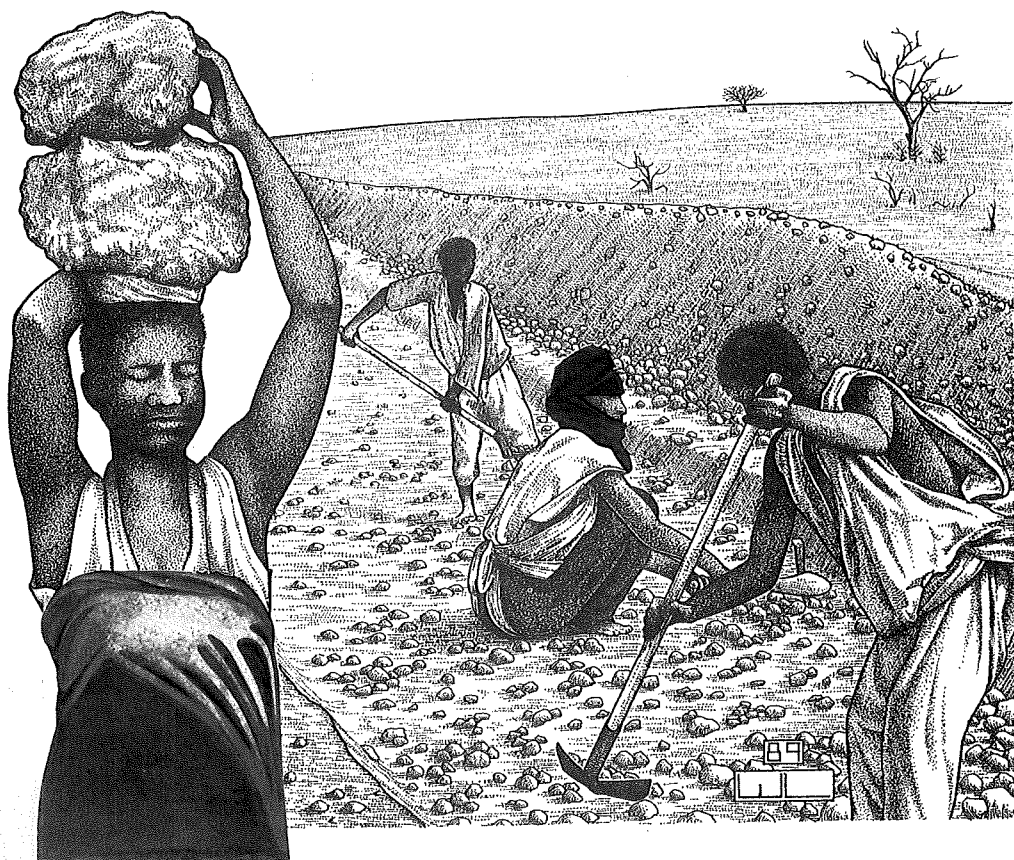


LE SAHEL EN LUTTE CONTRE LA DESERTIFICATION

LEÇONS D'EXPERIENCES



Ouvrage collectif
dirigé et rédigé par

RENE MARCEAU ROCHETTE

Un troisième et dernier problème est posé par la **situation des femmes**. Certes, leur compréhension, leur motivation et leur mobilisation sont grandes. Mais elles supportent encore bien des handicaps :

- Aucun progrès n'a été fait ou n'est envisagé pour résoudre le problème fondamental de l'**approvisionnement en eau** alors que leur charge de travail est très fortement accrue par leur participation à la réalisation des diguettes et à la fabrication du fumier (apports et arrosage).
- Le fumier produit est réservé à l'usage exclusif du mari pour ses champs et les femmes sont contraintes à en détourner un peu pour elles par les habituels procédés féminins.
- L'échec du barrage construit avec l'aide de "Six S", par défaut de traitement amont, a ruiné les débuts du **maraîchage** à Saye ; or, il s'agit d'une activité productive et rémunératrice auxquelles les femmes s'adonnent volontiers.
- Enfin, la solution de l'**espacement des naissances** est connue et surtout soutenue par les femmes âgées qui disent volontiers "les jeunes femmes accouchent et les vieilles femmes gardent les enfants...". Mais les jeunes femmes disent que leurs maris doivent d'abord être informés et "qu'ils ne seront de toute manière jamais d'accord".

4 - CONCLUSIONS.

L'expérience de Saye est positive en matière de dynamique vers un nouvel équilibre écologique et vers une meilleure exploitation des potentialités du terroir. Les résultats ont été obtenus sans grand frais d'investissement financier et matériel : **une assistance soutenue** a introduit des **techniques reproductibles** par les exploitants par une **formation adaptée** et un suivi régulier s'adressant tout à la fois aux individus, hommes ou femmes, et à la **collectivité**.

Cette expérience est d'autant plus significative qu'elle n'est pas unique, bien au contraire, dans le Yatenga et sur l'ensemble du Plateau Central Mossi. Au-delà de ses aspects positifs, elle contribue aussi à identifier quelques contraintes fondamentales qui s'opposent encore à une généralisation rapide et élargie des techniques introduites : problèmes d'approvisionnement en eau et produits alimentaires, promotion des femmes.

EXPERIENCE N° 18

A.O., PAYSAN DE BIRGUI/ SANMATENGA – BURKINA FASO

(Diguettes et barrières en pierres)

par
R. M. ROCHETTE, P. A. CILSS, OUAGADOUGOU
avec la collaboration de
Marie MONIMART, Club du Sahel

Décembre 1987

0 - INTRODUCTION

Cette étude est particulière. Elle expose l'expérience d'un exploitant agricole, A.O., du village de BIRGUI, département de BOUSSOUMA, province du SANMATENGA (cf. carte n°1/BF). A son initiative et, pour l'essentiel avec ses propres moyens, il a aménagé ses terres avec des diguettes en pierres et des bandes enherbées.

Il a reçu l'assistance du projet DRS (Défense et Restauration des Sols) financé par EURO-ACORD et intégré à l'O.R.D. du Centre Nord (KAYA) dans son Bureau d'Aménagement de l'Espace Rural (BAER).

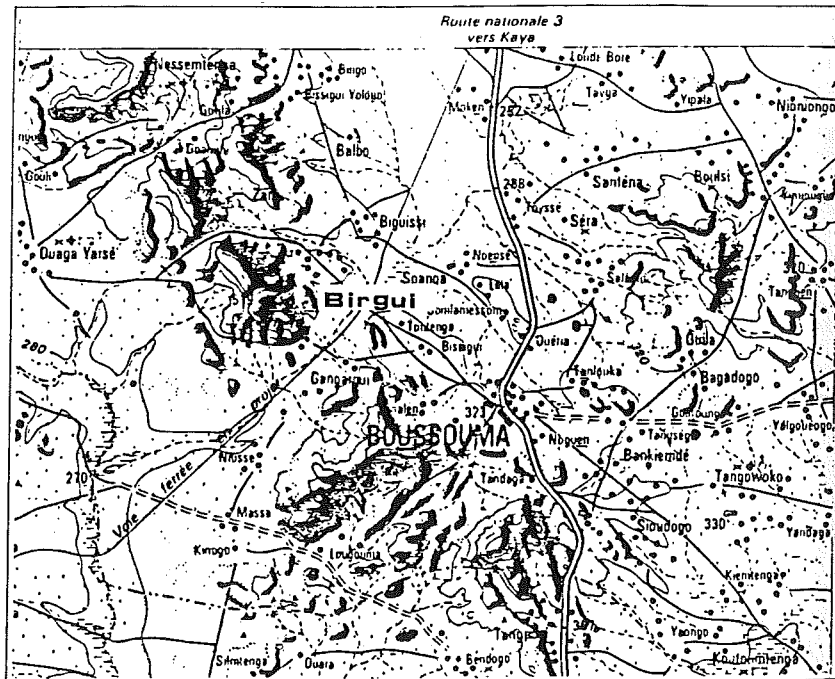
Cette fiche n'est pas une étude exhaustive d'exploitation mais l'exposé d'une démarche individuelle. Elle intègre une enquête rapide auprès des femmes de A.O.

1 - L'EXPLOITATION DE A.O.

1.1. LE MILIEU

Birgui est un village typique du Plateau central Mossi dans la région de Kaya (carte n°2). De hautes tables gréseuses ou granitiques, cuirassées, dominant des glacis emboîtés et ferrugineux rouges conduisant à des plaines et bas-fonds à sols sablo-limoneux ou sablo-argileux. L'érosion sur les versants est intense et de nombreuses ravines attaquent les terres cultivables.

Carte n°2 - La zone de BIRGUI (1/50 000).



Le climat de la zone est **sahélo-soudanien** avec une moyenne annuelle inférieure à 600 mm, contre plus de 700 mm dans les années soixante comme le montre le tableau ci-après.

Pluviométrie de Kaya (13°6 N, 01°05 W).

Moyennes	1931 - 60	1961 - 70	1971 - 80	1981 - 87
P m/m	709,1	715,6	684,2	567,5
Jours	51	55	51	36

Années	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987
P m/m	629,8	607,4	573,3	552,4	454,0	586,4	569,5
Jours	43	55	38	32	30	35	24

La population Mossi est dense : il n'y a plus de vraies jachères, mais seulement des champs épuisés, laissés en friche.

L'exploitation de A.O. comporte deux champs situés de part et d'autre de la voie ferrée en construction de Ouagadougou à Kaya.

- **Celui du Sud**, d'environ 6 ha, s'étend de l'oued de Birgui jusqu'aux glacis emboîtés qui le bordent à l'ouest (cf. ci-après carte n°3). Fortement érodé et raviné, il est en cours de protection et de reconquête par des diguettes et des digues en pierres.

- **Celui du Nord**, de 2 à 3 ha, porte la concession de A.O. Il est situé sur un long glacis à sols rouges, très sensibles à l'érosion en nappe et éolienne. La végétation, du type parc arboré, est claire, les arbres sont vieux : A. albida, karité, très rares nérés, tamariniers, baobabs, pruniers et, parfois, platanes du Sénégal. En descendant vers l'oued de Birgui, il y a une régénération protégée, d'Acacia albida sur les bonnes terres des bas-fonds.

1.2. LA FAMILLE DE A.O.

Elle se compose de 15 personnes dont 9 sont présentes :

- **A.O.**, âgé d'une cinquantaine d'années ;
- 1ère épouse, aveugle et impotente, son fils âgé de 25 ans et sa femme. Ce fils est souvent absent en saison sèche ;
- 2ème épouse, Z., qui a eu 4 filles (mariées et hors de la famille) et 2 garçons, actifs, présents ;
- 3ème épouse, A., qui a eu un garçon (18 ans) et deux filles (mariées, hors de la concession) ;
- 1 garçon adulte, qu'il a eu d'une femme qui a quitté la concession.

Il est clair que ne sont cités ici que les enfants vivants. En outre, A.O. pratique l'entraide avec son frère plus jeune, qui a une grande famille (4 femmes) et une exploitation personnelle.

1.3. L'EXPLOITATION

A.O. déclare avoir assez de terre à cultiver dans la mesure où il a récupéré et entend récupérer encore des terres dégradées de son champ Sud.

Ce n'est pas exactement l'avis de ses femmes, A et Z, à qui il donne, comme à ses garçons adultes, **une parcelle sur son champ de case**. Pour elles, ces parcelles sont insuffisantes et ne leur appartiennent pas. Une voisine souligne " comment une femme peut-elle vivre avec son mari sans avoir un champ ?". A et Z expliquent qu'elles peuvent avoir des champs, mais trop loin en brousse et que, présentement, il est mieux de récupérer des terres dégradées dans le champ Sud, très proche. A.O. explique lui-même, qu'il lui faut agrandir le champ Sud, parce que, après distribution des parcelles aux femmes et aux garçons, il ne lui reste plus grand chose du champ de case.

La terre familiale est consacrée au mil et au sorgho avec des plantes à sauce (oseille) en bordure. Les parcelles individuelles sont cultivées en arachide, parfois en coton, parce que leur fonction est de fournir à chacune et à chacun un **petit revenu monétaire**.

L'équipement de l'exploitation est totalement traditionnel à l'exception des outils reçus pour les travaux anti-érosifs (cf. chapitre 2) ; pas de charrue ni de charrette (bien qu'A.O. ait passé 9 ans en Côte d'Ivoire). En 1987, il a utilisé seulement un sac d'engrais dans son champ Sud. Sur le champ de case, il a mis du fumier, moins dit-il qu'il aurait pu parce que l'année dernière a été trop sèche, la pluie a tardé à venir. Il avait pris l'habitude de faire une fosse fumière, comme il en avait vu au cours de ses migrations, mais il a cessé parce que le travail des diguettes mobilisait toute la force de travail de l'exploitation.

1.4. LES PRODUCTIONS

Cette année, la récolte céréalière n'est pas bonne. Le champ de case n'a pratiquement rien donné. Celui du Sud, grâce aux diguettes, a donné 10 charrettes de mil-sorgho (contre 12 l'an dernier pour un champ plus petit). Cependant, selon A.O., cette récolte suffira pour l'année car, en cette fin d'année 1987, il continue à consommer du mil de 1986.

La récolte est meilleure pour l'arachide : 20 tines pour A.O. et 30 tines pour les femmes et les garçons. Personne n'a fait du coton cette année, mais il espère pouvoir en cultiver dans le champ Sud en 1988.

A.O. ne possède aucun bovin. Chacune de ses femmes a au moins un mouton et une chèvre. Cette année, leurs petits ont été ou seront vendus pour faire face aux difficultés. Elles ont aussi des poules, mais le grand troupeau de pintades appartient à A.O. (les enfants consomment leurs oeufs, mais non ceux des poules). A.O. affirme clairement n'avoir pas vendu ses excédents de récoltes de 1986 pour acheter des animaux. Il les a gardés "pour voir venir la récolte de cette année".

A.O. tire donc son **principal revenu monétaire de la vente de son arachide**, comme ses garçons et ses femmes. Celles-ci gagnent un peu d'argent en vendant leurs pois de terre et le fil de coton, filé par elles après achat du coton (elles vendent ce fil parce que "les hommes ne tissent plus comme avant"). Les ressources monétaires sont donc maigres et ne permettent pas les investissements. Une vieille radio et les bicyclettes des hommes ont été achetées grâce aux revenus de l'émigration.

1.5. PERCEPTION DE LA DESERTIFICATION

La famille n'explique pas très clairement les causes de la désertification, mais elle est très sensible à l'épuisement et à l'érosion des terres cultivées qui s'en vont parce que les arbres sont rares, parce que les ravines et le vent les emportent. Elle est plus intéressée par une discussion sur les moyens de corriger les effets de la désertification que par l'identification de ses causes.

Les arbres n'ont pas disparu, mais ils sont plus rares et plus vieux, donc peu productifs. La production des arbres suivants est jugée insuffisante par A.O. et par les femmes : le néré, le karité, le kapockier, le caïlcédrot. Z et A ajoutent pèle-mêle : le raisinier, le prunier, l'A. albida, le tamarinier, le baobab et le Balanites.

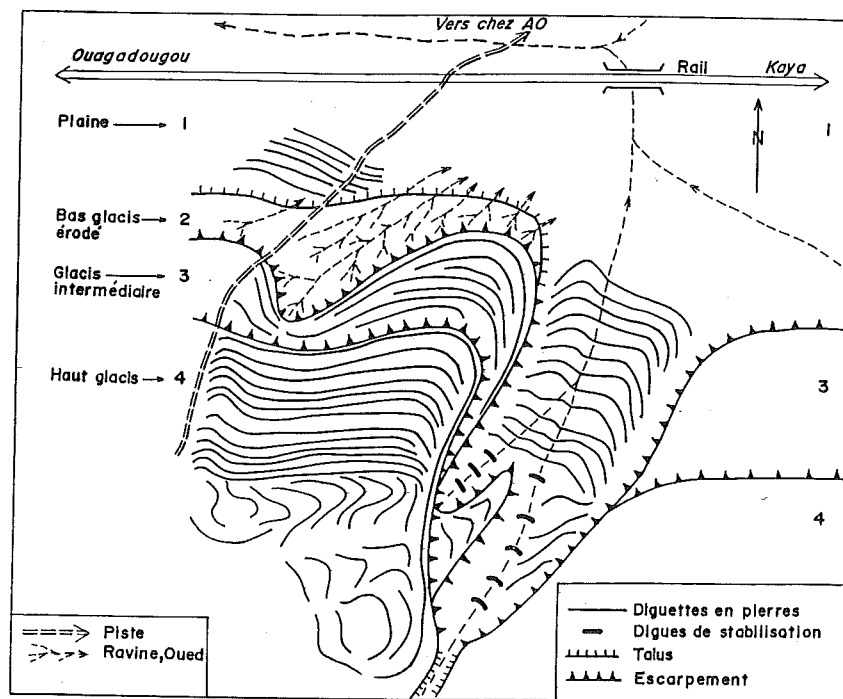
En 1985, avec l'appui de l'agent des Eaux et Forêts, le groupement villageois a fait une plantation de neems, eucalyptus et Cassia. Elle n'était pas enclose de grillage et les arbres sont morts. Il y a longtemps, A.O. avait planté des manguiers dans son champs Nord et des neems dans sa concession ; aujourd'hui, ils sont grands. Depuis, il n'avait rien planté jusqu'en 1986 ; cette année-là, il a planté 4 manguiers dans les bas-fonds aménagés de son champ Sud.

Par contre, un effort est fait par la famille **pour protéger les repousses naturelles** avec des épineux, en particulier pour le néré et le baobab. Ces repousses sont montrées aux enfants qui gardent les chèvres et les moutons. Ils sont publiquement fouettés si une repousse est cassée ou broutée.

2 - LES REALISATIONS ANTI-EROSIVES

Tout a commencé par une initiative de A.O. en 1981, à son retour de Côte d'Ivoire. Il a fait 3 petites digues en pierres pour retenir la terre d'un micro bas-fond de son champ Sud (cf. carte N°3). Peu satisfait de son travail, il est allé solliciter l'aide de l'O.R.D. à Kaya qui l'a orienté vers le projet D.R.S. et son conseiller expatrié J.H.. Depuis et jusqu'à son départ en 1985, J.H. est régulièrement venu le former, le conseiller et l'aider directement dans ses champs.

Carte n°3 - Les aménagements du champ Sud de A.O.



2.1. LE TRAITEMENT DU CHAMP SUD, (diguettes et digues).

Les travaux

En 1981, A.O. essaie de stabiliser un micro bas-fond par trois digues en pierres.

En 1982, après formation par J.H. et avec ses conseils et son suivi, il refait les **trois digues selon les courbes de niveau**, en réalise 5 autres dans la ravine adjacente et aménage le petit bas-fond aval par 13 diguettes en pierres.

En 1983 et 1984, les travaux précédents sont ajustés (relèvement de certaines digues vite comblées) et les versants des glacis entourant le bas-fond sont traités par des diguettes en pierres.

A partir de 1984/1985, A.O. entreprend de reconquérir les terres sur le haut glacis ouest totalement érodé et parsemé de cailloux issus des anciennes forges traditionnelles : 31 diguettes sont construites d'aval en amont entre 1985 et 1987.

A partir de 1986, A.O. s'attache aussi au glacis intermédiaire en faisant des digues-barrières. Mais il devra y renoncer car le ravinement est trop fort et trop multiple pour que le travail soit rentable. Il commence aussi à traiter par 5 diguettes les terres basses qui vont vers le bas-fond de Birgui.

Au total, ce sont au moins 50 diguettes et 8 digues qui ont été construites (non compris les travaux abandonnés). 5 à 6 hectares ont été aménagés, protégés et reconquis.

L'organisation du travail

J.H. a formé A.O. à l'utilisation du niveau à eau et à la construction de diguettes et digues en pierres sur son champ pendant près d'une semaine. Ensuite, il est venu régulièrement au moins deux fois par mois.

Ensuite A.O. a formé lui-même ses femmes et ses garçons à l'utilisation du niveau à eau et des outils reçus en 1982 du projet D.R.S. : deux niveaux à eau, deux brouettes, pelles, pioches, barres à mines.

Sur le chantier :

- hommes et femmes collectent et transportent les pierres avec les brouettes ou sur la tête ;
- Z et un garçon manient le niveau à eau ; A.O. et A tracent la courbe ;
- des garçons creusent la tranchée selon la courbe de niveau marquée. Les autres et les femmes apportent les pierres à A.O. qui les met lui-même en place.

Toute la famille est donc mobilisée. Le chef de famille est le chef de chantier, et le technicien principal, mais aucun membre n'est exclu de l'accès à la technique. C'est aux femmes que revient en plus d'apporter l'eau et le repas sur le champ.

Evaluation technique

Le volume de travail fourni, considérable, ne peut pas être évalué ; mais les récoltes de la famille étant suffisantes, les garçons ne sont pas obligés d'émigrer et restent pour aider leur père (mais ils sont autorisés à des absences pour faire des visites).

Techniquement, le travail est bon ou très bon, sans être parfait ; en particulier, les digues comblées ne sont pas toujours surélevées et leur raccordement au glacis Est laisse à désirer (passages d'eau). La partie la plus difficile à entretenir reste l'amont du bas-fond qui n'est pas encore complètement stabilisé ; d'où des ruptures de digues et de diguettes, hâtivement réparées avec des troncs en hivernage, mais reprises en pierres à la saison sèche. Bien sûr, A.O. n'a pas appliqué la règle du traitement d'amont en aval : il a commencé par les bas-fonds qui ont plus de terre et d'eau.

Il reste que l'aménagement fonctionne bien. Autrefois en ravines, le bas-fond donne aujourd'hui de bonnes récoltes. Les arbres ont reverdi, d'autres poussent ainsi que l'andropogon. Sur l'amont du glacis Ouest, traité au printemps 1987, les herbes ont poussé sur le sol autrefois nu. Cette partie sera aussi mise en culture en 1988 comme toutes les parties traitées.

Le seul échec déjà signalé est celui du traitement du glacis intermédiaire, beaucoup trop fortement et densément raviné pour qu'un simple traitement manuel soit efficace et payant.

2.2. LE TRAITEMENT DU CHAMP DE CASE = BANDES ENHERBÉES.

J.H. a déconseillé à A.O. de construire des diguettes dans son champ de case, relativement plan et protégé par un léger couvert arboré.

Il lui a montré comment faire des **bandes enherbées** selon les courbes de niveau à 15-20 m de distance l'une de l'autre. J.H. a tracé avec lui les premières bandes de 1 mètre de large pendant la saison sèche 1984/1985. A l'hivernage 1985, A.O. et sa famille ont repiqué de l'andropogon et semé des graines d'andropogon et d'herbes locales récoltées par eux-mêmes. En 1986 et 1987, le traitement s'est poursuivi sans être achevé.

A part un ou deux défauts mineurs qu'A.O. entend corriger, (2 bandes trop proches, une courbe mal tracée dans une partie à micro-relief difficile et peu perceptible), le travail a été bien fait et les résultats sont remarquables : l'andropogon et les herbes ont poussé, l'érosion en nappe est arrêtée et la récolte est meilleure bien que la pluie soit insuffisante et la terre trop fatiguée.

2.3. AUTRES ACTIONS

Z et A, femmes d'A.O., ont construit des foyers 3 P.A. en batterie au milieu de la concession. Ils ne semblent pas très bien faits et sont en mauvais état après l'hivernage 1987. Z et A s'en excusent en disant qu'elles sont très prises par la construction du nouveau puit qui exige d'elles beaucoup de corvées d'eau.

Pourtant elles apprécient les 3 P.A., plus confortables, plus rapides et plus économes ; mais il en faut un par marmite. La corvée de bois est devenue très lourde (six heures par corvée) ; les femmes trop fatiguées ou trop âgées ne peuvent plus la faire et doivent acheter du bois avec leurs propres deniers (car le mari ne donne jamais d'argent pour le bois). Pour elles, le foyer amélioré est leur seule solution au problème du bois.

Le problème de l'eau s'ajoute au précédent. Pour le résoudre, le quartier de Birgui où réside A.O. a reçu l'appui de la mission catholique de Kaya. Elle fournit le matériel (chèvre), le ciment et les moules pour faire les buses, le puisatier et le maçon. Ce sont les hommes du quartier qui creusent et les femmes qui vont chercher l'eau pour faire le ciment.

Ce travail a commencé en décembre 1986. 22 mètres ont été foncés et busés, mais l'eau n'a toujours pas été atteinte. Les hommes et les femmes s'avouent "un peu fatigués" malgré leur très fort besoin d'eau à proximité de leurs maisons.

3 - LES LECONS D'UNE EXPERIENCE INDIVIDUELLE

3.1. LE ROLE DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE

A.O. et sa famille ont fait sur leurs champs un travail de CES/DRS excellent et considérable. Il l'ont fait parce que, très tôt, ils en ont tiré un **profit net** : l'amélioration et la sécurisation de leurs récoltes. Ils l'ont fait aussi parce qu'ils ont reçu une **assistance adéquate et continue**, alliant l'apport technique et matériel et les relations humaines.

Par J.H., le projet DRS leur a apporté :

- une formation technique initiale, adaptée aux besoins exprimés par A.O. (la réalisation de trois digues) ;
- une aide en matériels adéquats et peu coûteux ;
- surtout, et c'est sans doute l'essentiel, **un suivi continu et régulier fait de conseils, d'échanges et de collaboration active sur les champs.**

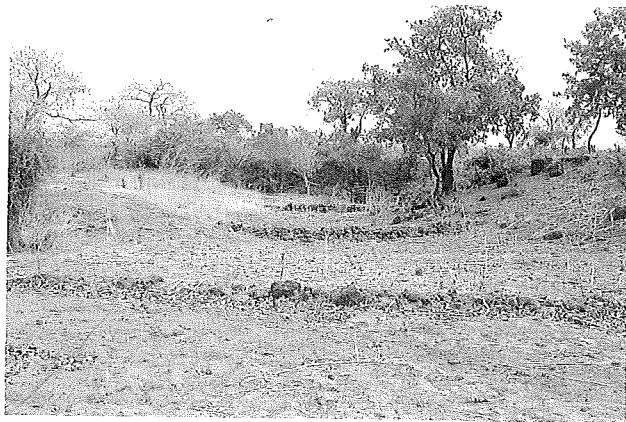
L'importance de ce type d'assistance est prouvé, a contrario, par les réactions actuelles de A.O. et de ses voisins regrettant le départ de J.H. Maintenant, l'encadreur de Boussouma vient régulièrement au village et chez A.O. pour les saluer, les conseiller, leur donner des instructions mais il **ne va pas aux champs et ne fait rien lui-même**. D'autres personnes viennent aussi "pour voir, pour nous faire parler, discuter du bien et du mal de nos travaux, mais ils **ne font rien qui nous serve**". Appréciations dures, désabusées, mais clairvoyantes.

Il n'est évidemment pas possible d'imaginer qu'un agent de développement, a fortiori expatrié, puisse assister chaque paysan comme A.O. a eu la chance de l'être. Mais la méthode suivie dans ce cas est efficace et débouche sur une large vulgarisation. En effet, A.O. est président d'un Groupement Villageois de 115 membres. Ceux-ci ont demandé à être formés et conseillés par J.H. chaque fois qu'il venait pour A.O.; celui-ci allait avec J.H. dans les champs de ses voisins et faisait aussi office de formateur. Trente cinq paysans de Birgui ont ainsi suivi l'exemple de A.O. après que le GV ait été doté de petit matériel par le projet DRS. A.O. a reçu une **assistance personnalisée** dont ses fonctions locales lui ont permis de **démultiplier les effets**.

Le matériel reçu en 1982 est aujourd'hui usagé mais à qui se fier depuis le départ de J.H. ? Emmenée à l'ORD de Kaya il y a 6 mois, la brouette n'est toujours pas réparée... Aussi, A.O. et ses voisins montrent une certaine désespérance et sont tentés de "quémander une aide" alors qu'ils ont prouvé qu'ils travaillent et savent travailler. Il est clair que, **pour le plein épanouissement de leurs capacités d'initiative et de travail, les paysans ont besoin d'une assistance régulière, porteuse de garantie et de progrès techniques.**

3.2. LE ROLE DES FEMMES

Le travail réalisé par A.O. ne serait pas si exemplaire si ses femmes, Z et A, n'y avaient pas participé totalement. Comment cette adhésion a-t-elle été obtenue ?



**REALISATIONS D'UN
EXPLOITANT: A.O. DE BIRGUI
(SANMATENGA/BURKINA)**
Photos 133, 134, 135: M. MONIMART/
R. ROCHETTE.

Photo 133 Les petites digues ont stabilisé la ravine.

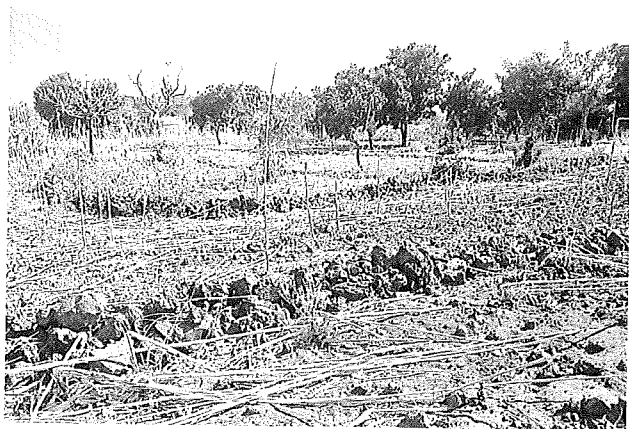


Photo 134 Diguettes en pierres de résidus de forge.



Photo 135 Vue générale de l'aménagement du champ de A.O.

**REALISATIONS D'UN
EXPLOITANT: A.O. DE BIRGUI
(SANMATENGA/BURKINA)**

Photos 136, 137, 138, 139: M. MONIMART/
R. ROCHETTE.

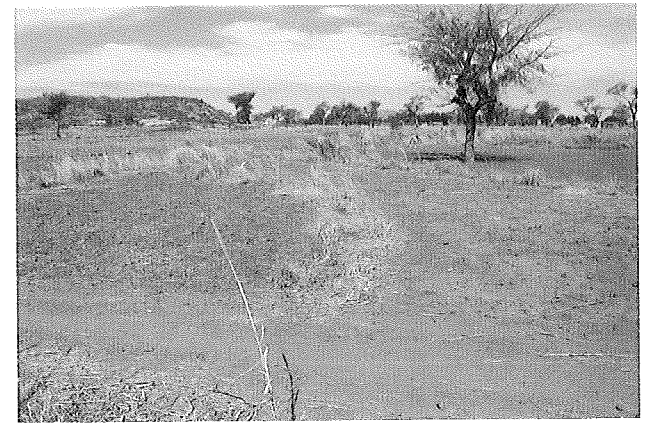


Photo 136: Lignes d'andropogon selon les courbes de niveau.



Photo 137: A.O.: «Pour aider, il ne suffit pas de parler . . .»



Photo 138: A.O. et ses fils au travail.



Photo 139: Ses femmes ont aussi construit des foyers améliorés.

Z et A l'expliquent fort bien elles-mêmes. On leur avait dit que les diguettes amélioreraient les récoltes, mais elles n'étaient pas convaincues. Seul "le mari avait été expliqué", c'est-à-dire, avait reçu les explications et la formation de J.H. Mais "il a du mettre ses femmes dans la danse car il avait besoin d'aide" et il leur a "tout expliqué" et "tout montré". Maintenant, elles savent faire et elles savent pourquoi elles font ce travail : avec des diguettes, la levée est bonne et la récolte est meilleure que dans les champs voisins ... ; elles sont convaincues de l'intérêt des bandes enherbées : "ça ne gaspille pas la terre, ça arrête l'eau comme les diguettes... On récolte le pita (andropogon) pour que les hommes fassent des nattes...". Cette adhésion consciente et volontaire des femmes à des travaux durs et prenants, qui profitent d'abord à leur mari et à la famille plutôt qu'à elles personnellement, est un facteur décisif : il a été obtenu par le partage de l'information et du savoir autant que du travail. Pour elles, "les diguettes sont indispensables".

A cette occasion, il faut souligner le rôle des femmes en matière d'éducation des filles. "Le premier devoir d'une femme envers sa fille est de lui apprendre à s'intéresser à cultiver avec son mari". Dès 7 ans, la petite fille reçoit une daba à sa dimension et aide sa mère au champ. Celle-ci lui apprend à reconnaître les arbres et l'utilité de leurs produits. Très tôt, sa mère l'envoie chercher des feuilles ou du bois en brousse pour vérifier ses connaissances. Il en est de même pour l'utilisation économe de l'eau et du bois : "si le canari est cassé, la fille retourne chercher de l'eau...". Cette éducation pratique, liée au travail quotidien et aux besoins de la famille, sera toujours vivante et transmise plus tard par celle qui l'a reçue si elle se trouve toujours dans les mêmes conditions.

Les femmes de A.O. ont aussi entendu parler de l'espacement des naissances et s'affirment résolument opposées à cette hypothèse. Mais elles disent aussi "c'est mieux de faire autant d'enfants qu'on peut en entretenir ; en faire plus, c'est alarmant". En fait, Z et A sont déjà trop âgées pour se sentir concernées immédiatement et elles attendent l'arrivée prochaine de la quatrième épouse de A.O. ; leurs peines quotidiennes seront allégées.

4 - CONCLUSIONS

Aussi positive qu'elle soit, une expérience individuelle ne peut pas être érigée en modèle. Celle de A.O. est représentative de nombreux exemples personnels dans le plateau Mossi depuis le début 1985. Elle s'élargit à une pratique collective : celle de 35 membres du Groupement Villageois. Cette pratique ne sera sans doute jamais générale car des facteurs individuels et externes conduisent des familles à choisir d'autres voies.

Cette expérience montre aussi que la lutte anti-érosive et la reconquête des terres sont profitables à l'échelle d'une famille. Une condition est que l'assistance technique et matérielle soit adéquate sans être nécessairement onéreuse, et, surtout, soit régulière, continue et humanisée. Une autre condition est l'intégration pleine et entière des femmes aux nouveaux savoirs et pouvoirs faire.

EXPERIENCE N° 19

RECHERCHE-DEVELOPPEMENT A ZIGA/YATENGA BURKINA FASO

(Lutte anti-érosive et aménagement de terroir)

par
Luc RODRIGUEZ, Cellule Recherche-Développement/
ORD, OUAHIGOUYA

Février 1988